

Entretien avec Germain Houde

André Lavoie

Volume 10, Number 4, June–August 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34106ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lavoie, A. (1991). Entretien avec Germain Houde. *Ciné-Bulles*, 10(4), 4–7.



Germain Houde (Photo : Véro Boncompagni)

« On doit assumer le fait qu'on n'est pas génial à tout coup. »

Germain Houde

par André Lavoie

Nous avons rendez-vous au Lux, un samedi matin tranquille où la faune habituelle avait déserté les lieux. J'étais loin de me douter que Germain Houde répondrait, quelques heures plus tard, aux questions de Suzanne Lévesque, la grande modératrice de *la Bande des six*, émission qui semble devenue un passage obligé pour faire parler de soi et de sa carrière.

Voilà qui en dit long sur la nouvelle popularité de l'acteur. Pour près de trois millions de téléspectateurs, le nom de Germain Houde est dorénavant associé à Caleb, nouvel archétype de l'imaginaire télévisuel québécois. Le succès populaire et critique de la série de Jean Beaudin (*le Matou*, 1985) d'après l'oeuvre d'Arlette Cousture a permis la reconnaissance soudaine de cet acteur dont la carrière a débuté au Québec dans les bouillonnantes années 70.

Le Germain Houde que j'ai rencontré paraissait déjà loin de son personnage de père de famille exemplaire. Après le dernier film de Marcel Simard, *Love-moi*, sorti en février aux neuvièmes Rendez-vous du cinéma québécois, il a tout de suite enchaîné avec *l'Assassin jouait du trombone*, une fantaisie policière de Roger Cantin (*Simon les nuages*), dont la sortie est prévue pour l'automne prochain.

Mais ces personnages de paysan, de cinéaste-militant-gauchiste-petit-bourgeois et de veilleur de nuit ne feront pas oublier de si tôt ses premiers grands rôles au cinéma, ni ses prestations remarquées au théâtre, entre autres à la Ligue nationale d'improvisation (L.N.I.). On se souviendra longtemps du violeur de *Mourir à tue-tête* d'Anne Claire Poirier ou du simple d'esprit qu'il incarnait dans *les Bons Débarras* de Francis Mankiewicz.

Entretien avec Germain Houde

Germain Houde n'oublie pas qu'il avait une vie et une carrière avant **les Filles de Caleb**, même s'il semble grisé par le succès que lui a apporté la série télévisée.

L'ombre et la lumière

Après ses études en art dramatique, au lieu de prendre le premier autobus pour la métropole et de se jeter dans la fosse aux lions des studios de télé, Germain Houde optait pour la continuité et la fidélité. « À ma sortie du Conservatoire, j'ai décidé de demeurer à Québec, donc d'orienter principalement ma carrière vers le théâtre. Dans la capitale, il y a trois ou quatre compagnies théâtrales et quelques producteurs pour la télévision et la radio. J'ai eu la chance de faire beaucoup de théâtre, principalement au Trident, et d'acquérir ainsi une expérience solide. J'ai participé à la fondation du Théâtre de La Bordée avec des confrères de classe, tout en jouant pour d'autres troupes, ce qui m'a amené à jouer les grands auteurs du répertoire, Brecht, Molière, Shakespeare, et à participer à des créations comme *la Complainte des hivers rouges* de Roland Lepage et *Macho man* de Jean-Pierre Bergeron.

« Je n'avais pas l'intention de m'établir à Montréal pour poursuivre ma carrière de comédien. En travaillant beaucoup, surtout au Trident, il était possible de gagner sa vie à Québec. Et j'ai une vision un peu décentralisatrice de la culture ; tout est concentré à Montréal, je ne suis pas certain que ce soit une bonne chose... À Québec, on a peut-être moins de chance de décrocher un premier rôle dans une série télévisée, mais avec cinq pièces de théâtre par année, on se donne une formation très solide en peu de temps. Le professionnalisme des acteurs de Québec en surprend plusieurs à Montréal... »

Anne Claire Poirier a choisi Germain Houde pour incarner le violeur dans **Mourir à tue-tête** après l'avoir vu dans *la Complainte des hivers rouges* de Roland Lepage, un drame épique à forte saveur nationaliste. « Anne Claire cherchait un certain type physique et un acteur capable d'improviser devant la caméra. Avec Marthe Blackburn, la scénariste, elles avaient recueilli des tas de témoignages de violeurs mais, par souci d'objectivité, elles ne se sentaient pas capables d'écrire le texte du violeur. Elles voulaient qu'il sorte de la bouche d'un homme. »

Embarrassé de jouer le loup dans la bergerie et une des bêtes noires du mouvement féministe ? « Je n'avais aucune appréhension à aborder un tel rôle.

Dans l'optique d'Anne Claire, c'était très intéressant parce qu'elle présentait le viol comme un geste politique. Entrer dans l'intimité de quelqu'un, c'est faire la guerre, d'une certaine façon... Et selon Anne Claire et Marthe Blackburn, puisque l'homme avait toujours été éduqué pour dominer, du moment qu'il voyait sa domination chanceler, il devenait un véritable oppresseur dans le but de conserver son pouvoir. Comme le féminisme remettait en question la sacro-sainte puissance de l'homme, le violeur s'en prenait à la femme par désir de vengeance.

« Immédiatement après le tournage de **Mourir à tue-tête**, j'ai décroché le rôle de Ti-Guy dans **les Bons Débarras** de Francis Mankiewicz, grâce à Marie Tifo qui avait parlé de moi au réalisateur. Il y a eu une période d'incertitude quant au financement (on était au début des années 80, époque sombre pour le cinéma québécois) mais heureusement, le film s'est concrétisé, et j'en suis très fier. »

On comprend facilement la raison de sa fierté. Le film de Mankiewicz fut encensé par la critique et figure au palmarès des dix meilleurs films canadiens établi par le Festival of festivals de Toronto en 1984, aux côtés de **Mon oncle Antoine** de Claude Jutra. Pour Germain Houde commence alors une nouvelle étape dans sa carrière, sanctionnée par un Génie pour son interprétation dans **les Bons Débarras**. Dans le milieu du cinéma, tous connaissent la valeur relative de cette reconnaissance canadienne, mais l'acteur s'en servira comme carte de visite à Toronto. Cela lui permettra de travailler là-bas pendant un certain temps, entre autres pour tourner **Shell Game** de Peter Y. Thompson, un téléfilm de la C.B.C. qui ne passera certes pas à l'histoire mais qui a permis à Germain Houde de se confronter à une autre pratique du métier.

Au début des années 80, l'acteur partageait son temps entre Québec et Montréal, entre son amour pour le théâtre et sa nouvelle passion pour le cinéma. Après une tournée d'environ un an dans **l'Homme-éléphant**, Germain Houde décide de s'installer définitivement à Montréal. Du coup, il s'engage dans la L.N.I., étape déterminante dans sa carrière.

« Dès mon premier contact avec la L.N.I., j'ai été tout simplement emballé. J'entreprends ma sixième saison cette année. Pour moi, et pour beaucoup d'autres, c'est une grande école, contrairement à ce que prétendent certains esprits mesquins qui parlent avec dédain d'une 'pratique théâtrale pauvre'. Je me dissocie complètement d'une approche comme celle



Germain Houde (Photo : Véro Boncompagni)

Filmographie de Germain Houde :

- 1979 : *Mourir à tue-tête* d'Anne Claire Poirier
- 1980 : *les Bons Débarras* de Francis Mankiewicz
- 1981 : *Dernier Voyage* d'Yves Simoneau
- 1983 : *Lucien Brouillard* de Bruno Carrière
- 1985 : *Jeanne et Jeanne* de Ghyslaine Côté (c.m.)
- 1985 : *Shellgame* de Peter Y. Thompson (téléfilm)
- 1986 : *l'Homme à la traîne* de Jean Beaudin (c.m.)
- 1987 : *Un zoo, la nuit* de Jean-Claude Lauzon
- 1987 : *Pretty Kill* de John Kassender
- 1988 : *Lonely Child - le monde imaginaire* de Claude Vivier de J. Silver
- 1988 : *la Nuit avec Hortense* de Jean Chabot
- 1988 : *The Rainbow Warrior Conspiracy* de Chris Thompson (téléfilm)
- 1989 : *Terminal City Ricochet* de Zale Dalen
- 1990 : *Love-moi* de Marcel Simard
- 1991 : *l'Assassin jouait du trombone* de Roger Cantin

Entretien avec Germain Houde

« Le plafond arrive très vite, admet Germain Houde. Je veux pas avoir l'air prétentieux... Pis en quelque part, j'm'en sacre... Comme acteur, je suis rendu à un point. Ce point-là, je sais que ben des acteurs l'ont connu, icitte. Parce que des bon: acteurs, y en a un paquet. Là je suis rendu à un point où j'aimerais bien qu'il y ait des choses qui se passent qui m'amènent à l'extérieur. Sinon, il risque de m'arriver ce qui est arrivé à de bons acteurs à qui ce questionnement-là est venu. Y a un moment dans leur vie où ils se sont dit, 'C'est malheureux mais ça sera pour une autre vie'. Ça c'est grave. Alors y en a qui sont tombés dans l'amertume, l'alcool, n'importe quoi. Y en a qui se sont fait une vie pis qui se sont un peu fermé la gueule. Pis y en a qui ont continué à progresser, à enrichir ce qu'ils avaient développé. »
(Germain Houde, *Voir*, 7 au 13 février 1991, volume 5 numéro 11, page 13)

Love-moi (Photo : Pierre Gros d'Aillon)

prônée par le Grand cirque ordinaire dans les années 60 et 70, où la discussion prenait souvent le pas sur la création. Je préfère agir.

« Cette forme d'improvisation qu'est la L.N.I. apprend à l'acteur la spontanéité et l'engagement vis-à-vis soi-même et ses partenaires. On doit assumer le fait qu'on n'est pas génial à tout coup. Difficile pour l'orgueil ! Il faut à la fois une grande rigueur et beaucoup d'abandon. Cet entraînement m'est très utile au cinéma où l'on doit souvent travailler sous pression, répéter une scène 10 ou 20 minutes seulement et tout de suite après, action ! Par exemple, la longue scène du viol dans *Mourir à tue-tête*, on a mis quatre jours à la tourner et tout était entièrement improvisé. »

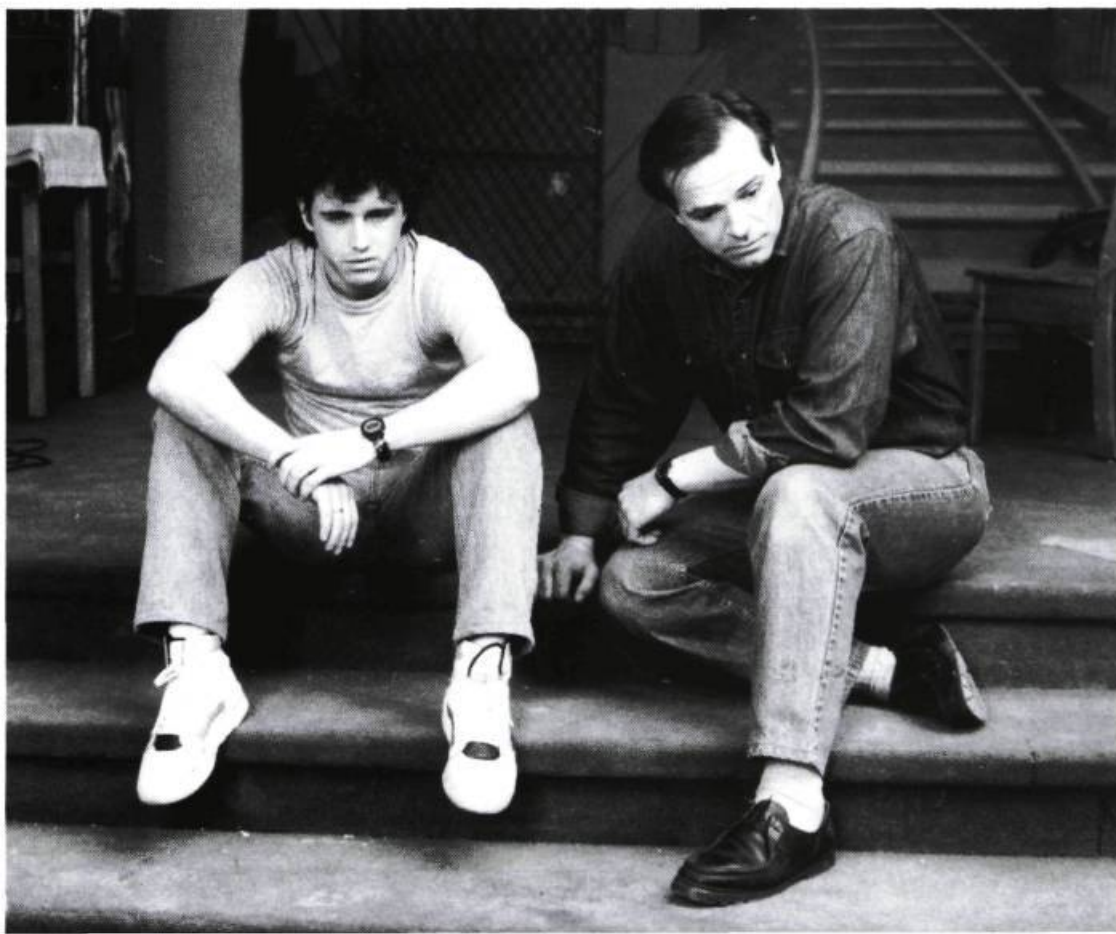
Une image juste ou juste une image ?

Comme il revenait sur ce film qui lui a ouvert toutes grandes les portes du cinéma québécois, j'en profite pour lui parler de son image de dur. Le sujet l'agace visiblement, sans doute parce qu'il doit toujours justifier ses choix et qu'il ne trouve rien à ajouter, sinon que les médias sont peut-être à mettre au banc des accusés.

« 80 % des grands personnages de théâtre et de cinéma sont des monstres. Tout ce que je puis dire,

c'est qu'on m'a offert de beaux rôles, que j'ai acceptés. Le reste relève uniquement de la presse ; je n'ai aucun contrôle sur l'image. Mais d'une certaine façon, je dois bien l'admettre, ça m'amuse de jouer les durs. J'assume mon physique. Aujourd'hui, avec *les Filles de Caleb*, les gens commencent enfin à s'apercevoir que je peux interpréter d'autres types de rôles. »

Le réalisateur Jean Beaudin semble l'avoir vu avant tous les autres. « On voulait travailler ensemble depuis longtemps. On avait déjà fait un court métrage, *l'Homme à la traîne*, quelques publicités, et il appréciait beaucoup mon travail d'acteur. Quand il m'a offert le rôle de Caleb, il m'a fait confiance et je lui en suis très reconnaissant. Jean Beaudin aime les acteurs. Il sait très bien que la qualité d'un film repose sur la vérité du jeu, sur la spontanéité, et il fait tout pour l'entretenir. Comme c'est un réalisateur qui possède énormément de métier, il peut avoir une idée précise au départ, et tout changer sur le plateau. Justement parce qu'il est à l'écoute des acteurs et capable de venir chercher le meilleur de nous-mêmes. J'aime beaucoup les réalisateurs déterminés qui savent ce qu'ils veulent. Comme Jean-Claude Lauzon sur un *Un zoo, la nuit* avec qui j'ai eu des discussions très 'viriles'. Lorsque tout est clair et précis, ça ne peut qu'être signifiant. Et on évite ainsi les concours de mimiques racoleuses. Les scènes sont justes et vraies. »





Du petit au grand écran

Germain Houde parle de ses deux derniers films de façon plus nuancée et marque bien les différences entre l'approche de Simard et celle de Cantin.

« J'ai rencontré deux réalisateurs diamétralement opposés. Marcel Simard est un cinéaste qui a de grandes préoccupations sociales. Il aborde le cinéma pour parler de choses vraies, d'expériences précises : dans *Love-moi*, des jeunes délinquants aux prises avec de graves problèmes comme la drogue et la prostitution. De son côté, Roger Cantin est un véritable amoureux de cinéma, un maniaque. Il a confectionné beaucoup de petits films par lui-même. Il aime s'amuser, tricoter des intrigues, manipuler le média de toutes les façons.

« *L'Assassin jouait du trombone* est une comédie policière, probablement une des seules produites au Québec jusqu'à maintenant. C'est la première fois que je riais autant en lisant un scénario ! Dans ce film, j'incarne un acteur qui a abandonné le métier et qui se retrouve veilleur de nuit dans un studio de cinéma. La compagnie est en difficulté et un des actionnaires décide d'éliminer tous les autres. Le veilleur de nuit se retrouve au milieu des crimes, victime innocente sur qui retombent tous les soup-



L'Assassin jouait du trombone
(Photos : Ron Diamond)

çons... Sa fille de 15 ans, interprétée par Anais Goulet-Robitaille (*Vacheries*), a réussi à pénétrer dans les studios par effraction et va lui venir en aide. L'action se déroule en une seule nuit.

« Le film repose sur le comique de situation. Le jeu des acteurs reste fondamental si l'on veut que cela fonctionne. Roger Cantin maîtrise parfaitement le langage cinématographique, mais son expérience dans la direction de comédiens est plus limitée. Il a vite compris que la drôlerie du film s'appuyait en bonne partie sur la vérité du jeu. Ce n'est pas pour rien que l'on a travaillé entre 12 et 15 heures par jour pendant près d'un mois. »

À force de tourner à cette cadence, ne risque-t-on de se brûler les ailes et perdre le feu sacré ? S'il ne manque pas une occasion de souligner ses succès présents ou passés, Germain Houde connaît pourtant le prix qu'ils lui ont coûté et avoue ne vivre que pour le travail et mener « une existence de moine ». Au moment de l'entrevue, il n'avait pas de projets précis et semblait plutôt heureux qu'il en soit ainsi. « Besoin de faire le vide. » Devant ce désir de prendre un certain recul face au métier, je le croyais à un tournant décisif. « Peut-être... » admet-il, avant de conclure : « On est toujours à un tournant lorsque l'on veut évoluer. » On ne saurait mieux caractériser l'itinéraire de cet acteur gâté. ■